

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Cantalupi

André Dumaine



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4116ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dumaine, A. (2000). Cantalupi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 44–46.

## Cantalupi

André Dumaine

**M**oi, Felice Cantalupi, dit « L'Auguste », en ce 31 décembre 1999, à Montréal, je suis à la dérive.

J'ai voulu honorer de ma présence cette branche de la famille qui a quitté Naples il y a bien de cela quarante ans pour réaliser son grand rêve d'Amérique. L'argent, ils l'ont trouvé ; ils le disent dans leurs cartes postales. Je ne crois pas à ces mirages glacés, sans âme.

Depuis mon arrivée sur ce sol gelé, je les ai tous rencontrés. Personne ne s'attendait à me revoir vivant. Je suis ressuscité de l'album de photos jaunies par les années pour les saluer une dernière fois. Les plus jeunes, et c'est bien ainsi, avaient tous entendu parler de moi. Lorsque j'ai fait mon apparition, ils étaient bouche bée ; ils ne savaient que dire. Je les comprends. Toujours, sur mon passage, je n'ai rencontré que fébrilité et rires agités. De cela, il ne faut pas s'étonner, car je suis un personnage, après tout.

Le plus petit, Mauricio, a osé rompre le silence. Je l'ai tout de suite aimé. Il a parlé à voix haute, ce qui a embarrassé encore plus les autres.

« Papi, c'est mon arrière-grand-oncle Felice ! Pourquoi il est si vieux, et pourquoi il n'a jamais souri de sa vie ? Tu me l'as dit, papi-papo ! » Son père a rougi en me tendant la main. « Cre-tino. » J'ai gardé la réflexion pour moi. On peut tout expliquer aux enfants, tout dire aux vieillards. C'est quoi, ces conneries ?

Le vénérable clown que je suis, il est vrai, n'a guère souri durant sa vie, sauf en de rares moments intimes, avec des dames par exemple, ou en famille, avec les miens, les saltimbanques. Et encore... je suis mon personnage, celui qui tonne, éclate, gronde terriblement et fait trembler le petit clown blanc atterré, enterré sous mes envolées, mes semonces interminables qui, immanquablement, finissaient par se retourner contre moi et donnaient l'illusion d'une justice immanente. Non, ce rôle n'était pas ingrat : je l'ai accepté autant que je l'ai aimé.

En piste, j'ai toujours fait un tabac, mais mes souliers étaient trop grands, mes pantalons trop courts, mes discours trop excessifs pour qu'on les croie. Alors que la fin de mes tirades impitoyables approchait, on se moquait, on gloussait, on échangeait des rires incontrôlés. Et moi, le grand Cantalupi, dérisoire et tout-puissant, je les tenais. Je n'étais pas sans savoir que le petit clown allait désarmer la menace, m'anéantir, que tout se terminerait dans la plus inimaginable confusion. Plus je me draperais dans ma solennité grotesque, cette arrogante et fausse dignité, insolent et imperturbable face aux insultes faites à mon autorité, plus leurs visages anonymes s'illumineraient, comme un congrès de lampadaires sous une lune hospitalière.

« Mon petit Felice, c'est malheureux, me ressemble. Il a une bouille noire qu'il traînera avec lui toute sa vie. Mais le ciel l'a béni, il sera un autre Auguste. » Telles furent les paroles prononcées par mon père de retour d'une tournée de quatre mois, lorsque sa tronche douce et grave se pencha au-dessus de mon berceau, me contemplant pour la première fois. J'étais sur terre depuis vingt-sept jours et déjà mes yeux impavides laissaient tout entrevoir du destin qui m'attendait et auquel il aurait été tout à fait inutile de tenter d'échapper.

Mon frère cadet, Emilio, est mort il y a deux ans. La même piste, nous l'avons partagée durant plus d'un demi-siècle. Il a été, sur scène, mon souffre-douleur. Lui parti, il reste si peu de moi. J'ai refusé tout autre partenaire. Il a pris congé pour toujours. Emilio ne pouvait être remplacé.

Je sais qu'il aurait agi de la même manière et que l'on comprenne qu'ayant baissé les bras, je ne désire plus rien. J'ai entouré la date sur le calendrier : 31 décembre 1999. Oh ! Combien je comprends que ce siècle qui point n'est pas le mien ! La tradition des Cantalupi est cette fois bien menacée. Elle disparaîtra et, de cela, il ne faut plus en douter.

J'ai revu ce fragment de notre grande famille et j'ai voulu que ce 31 décembre 1999 soit vécu dans un décor qui ne m'est pas familier. Je suis un homme libre. J'ignore tout de ce qui adviendra,

mais j'aimerais qu'Emilio m'attende au paradis des nôtres, dans son costume immaculé, du rouge sur les joues.

Je suis résolu à lever les voiles avant le douzième coup de l'horloge. Ce que Romero, le grand dompteur, a accompli, j'en suis capable moi aussi : je fermerai les yeux, sans regret ni remords, naturellement. À cause d'une femme, Romero l'a bien fait ; moi, ce sera en pensant à Emilio, le seul à espérer mon retour.

*Corriere Italiano, 1 gennaio 2000.*

*Nouvelle de dernière heure*

*Le célèbre clown italien Felice Cantalupi, dit «L'Auguste», s'est éteint paisiblement dans la suite privée qu'il avait louée depuis son arrivée incognito à Montréal le 24 décembre dernier. Il s'était retiré de la scène depuis environ deux ans. Contre toute attente, il a laissé à la postérité un sourire.*